

■ Groupement de textes 2 ■ Les penseurs balzaciens victimes de leurs créations

Dès ses premiers romans, Balzac affirme que « l'homme a une somme donnée d'énergie » (*La Physiologie du mariage*, 1829), une quantité unique et limitée de force vitale. Il montre, dans de nombreux récits, des héros s'épuisant à la recherche d'une idée ou d'un idéal. La pensée, devenue obsession, peut tuer celui qui s'y livre à l'excès, en le privant de son énergie, physique ou morale.

Texte 1 Balzac, *Gambara* (1837)

Le comte Andrea Marcosini s'est épris de Mariana, l'épouse du compositeur Gambara. Il découvre que celui-ci, obsédé par la musique, souffre d'une étrange folie : s'il commente les œuvres d'autrui à la perfection et joue divinement bien lorsqu'il est ivre, il fait entendre une musique épouvantable lorsqu'il est sobre... Il dépense pourtant une énergie colossale pour créer l'œuvre parfaite.

Andrea contemplait Gambara dans un étonnement stupide. [...] Il n'y avait pas l'apparence d'une idée poétique ou musicale dans l'étourdissante cacophonie qui frappait les oreilles : les principes de l'harmonie, les premières règles de la composition étaient totalement étrangères à cette informe création. Au lieu de la musique savamment enchaînée que désignait

5 Gambara, ses doigts produisaient une succession de quintes, de septièmes et d'octaves, de tierces majeures, et des marches de quarte sans sixte¹ à la basse, réunion de sons discordants jetés au hasard qui semblait combinée pour déchirer les oreilles les moins délicates. Il est difficile d'exprimer cette bizarre exécution, car il faudrait des mots nouveaux pour cette musique impossible. Péniblement affecté de la folie de ce brave homme, Andrea rou-

10 gissait et regardait à la dérobée Marianna qui, pâle et les yeux baissés, ne pouvait retenir ses larmes. Au milieu de son brouhaha de notes, Gambara avait lancé de temps en temps des exclamations qui décelaient le ravissement de son âme : il s'était pâmé d'aise, il avait souri à son piano, l'avait regardé avec colère, lui avait tiré la langue, expression à l'usage des inspirés² ; enfin il paraissait enivré de la poésie qui lui remplissait la tête et qu'il s'était

15 vainement efforcé de traduire. Les étranges discordances qui hurlaient sous ses doigts avaient évidemment résonné dans son oreille comme de célestes harmonies. Certes, au regard inspiré de ses yeux bleus ouverts sur un autre monde, à la rose lueur qui colorait ses joues, et surtout à cette sérénité divine que l'extase répandait sur ses traits si nobles et si fiers, un sourd aurait cru assister à une improvisation due à quelque grand artiste. Cette

20 illusion eût été d'autant plus naturelle que l'exécution de cette musique insensée exigeait une habileté merveilleuse pour se rompre à un pareil doigté. Gambara avait dû travailler pendant plusieurs années. Ses mains n'étaient pas d'ailleurs seules occupées, la complication des pédales imposait à tout son corps une perpétuelle agitation ; aussi la sueur ruisselait-elle sur son visage pendant qu'il travaillait à enfler un crescendo de tous les faibles

25 moyens que l'ingrat instrument mettait à son service : il avait trépigné, soufflé, hurlé ; ses doigts avaient égalé en prestesse la double langue d'un serpent ; enfin, au dernier hurlement du piano, il s'était jeté en arrière et avait laissé tomber sa tête sur le dos de son fauteuil.

1. Quintes, septièmes, octaves, tierces, quarte, sixte : termes musicaux pour désigner des intervalles entre les notes.

2. Inspirés : ceux qui sont transportés par une force divine, surnaturelle.

Dans cette nouvelle, Balzac met en scène trois peintres : le jeune Nicolas Poussin vient se former auprès du peintre Porbus et trouve celui-ci en compagnie de Frenhofer, son propre maître et artiste de renom. Après de nombreuses discussions sur la peinture, les trois artistes se retrouvent pour découvrir la dernière toile achevée par Frenhofer, qui atteint, selon lui, un rare degré de perfection.

– Eh bien ! le voilà !... leur dit le vieillard exalté.

Il avait les cheveux en désordre et le visage enflammé ; ses yeux pétillaient ; il était tout haletant.

– Ah ! ah ! s'écria-t-il, vous ne vous attendiez pas à tant de perfection !... Vous êtes devant
5 une femme et vous cherchiez un tableau !... Il y a tant de profondeur sur cette toile ! l'air y est si vrai, que vous ne pouvez plus le distinguer de l'air qui nous environne... Où est l'art ?... perdu, disparu !... Ces contours sont les formes mêmes d'une jeune fille... J'ai saisi la couleur, le vif, le *tranché* de la ligne qui termine les corps !... Admirez !... Aussi, j'ai, pendant sept années, étudié les phénomènes de l'accouplement du jour et des objets... Et ces cheveux...
10 la lumière ne passe-t-elle pas au travers... Mais elle a respiré, je crois !... Ce sein !... Voyez... qui ne voudrait l'adorer à genoux ?... Les chairs palpitent. Elle va se lever, attendez !...

– Voyez-vous quelque chose ? demanda Poussin à Porbus.

– Non, et vous ?...

– Rien...

15 Les deux peintres, laissant le vieillard à son extase, regardèrent si le jour, en tombant d'aplomb sur la toile qu'il leur montrait, n'en neutralisait pas tous les effets ; puis, ils examinèrent la peinture en se mettant à droite, à gauche, de face, en se baissant ou se levant.
[...]

– Le vieux lansquenet¹ se joue de nous !... dit Poussin en revenant devant le prétendu
20 tableau. Je ne vois là que des couleurs amassées comme sur une palette...

– Des teintes brouillées, confuses... reprit Porbus, mais...

Alors, en s'approchant, ils remarquèrent dans un coin de la toile, le bout d'un pied nu qui sortait de ce chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme ; mais un pied... délicieux, un pied vivant !

25 Et ils restèrent pétrifiés d'admiration devant ce fragment échappé dans l'œuvre à une incroyable destruction lente et progressive. Ce pied apparaissait là comme le torse de quelque Vénus en marbre de Paros qui surgirait, riche de beautés, parmi les décombres d'une ville incendiée.

– Il y a une femme là-dessous !... s'écria Porbus, en faisant remarquer à Poussin la finesse
30 des superpositions de couleurs dont le vieux peintre avait successivement chargé les différentes parties de cette figure en voulant la perfectionner.

Alors les deux peintres se tournèrent spontanément vers Frenhofer, en commençant à s'expliquer vaguement l'extase dans laquelle il était resté.

1. Lansquenet : mercenaire allemand des XV^e et XVI^e siècles.

Après plusieurs années de séparation, le narrateur retrouve Louis Lambert, son ami de collègue. Doté d'une prodigieuse mémoire et d'une intelligence exceptionnelle, Louis s'efforce, depuis sa jeunesse, de découvrir les secrets de l'univers par des travaux scientifiques et des lectures mystiques.

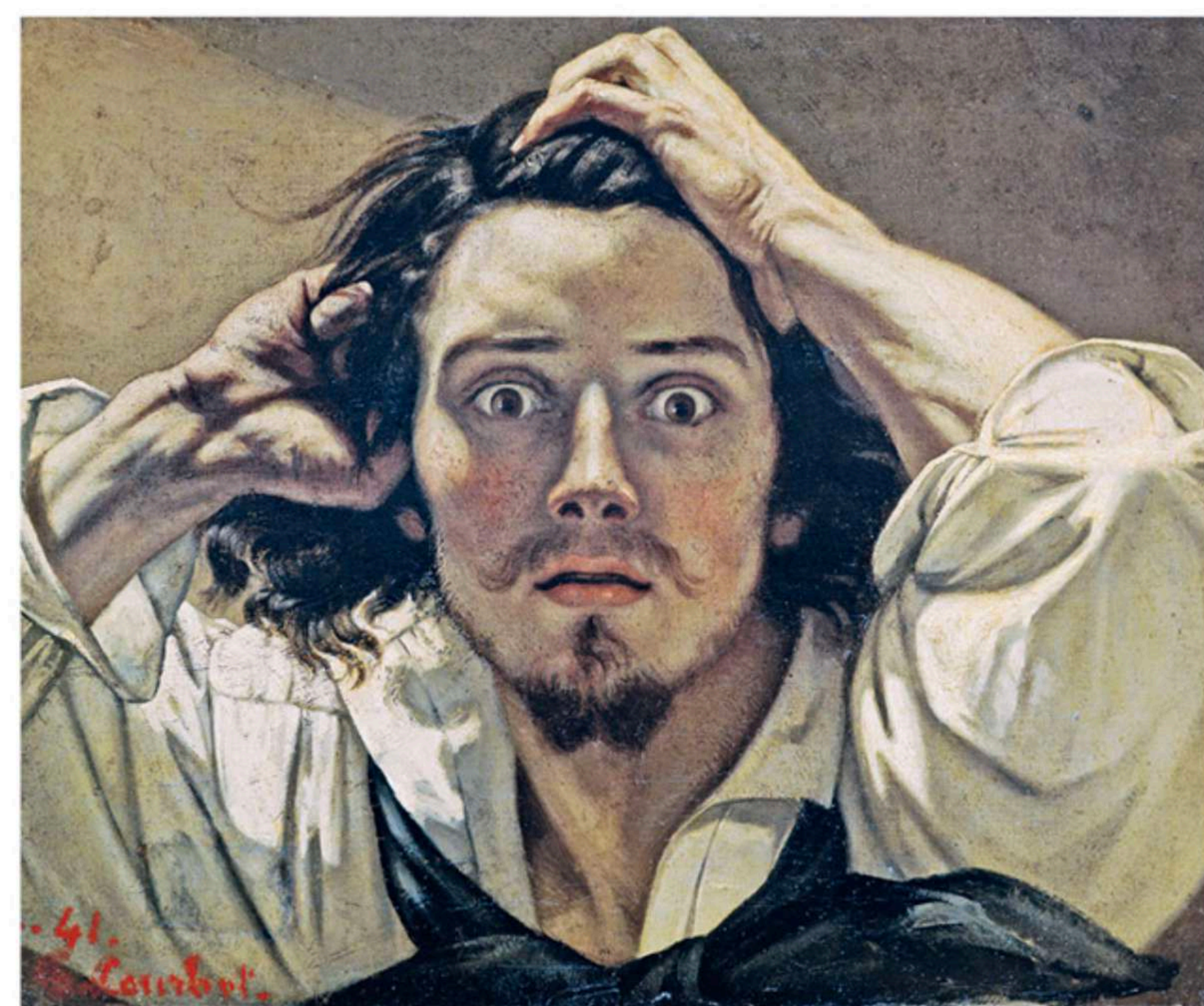
Je pus enfin le voir, et il m'offrit un de ces spectacles qui se gravent à jamais dans la mémoire. Il se tenait debout, les deux coudes appuyés sur la saillie formée par la boiserie, en sorte que son buste paraissait fléchir sous le poids de sa tête inclinée. [...] Son visage était d'une blancheur parfaite. Il frottait habituellement une de ses jambes sur l'autre par un mouvement machinal que rien n'avait pu réprimer, et le frottement continu des deux os produisait un bruit affreux. [...]

Louis se tenait debout comme je le voyais, jour et nuit, les yeux fixes, sans jamais baisser et relever les paupières comme nous en avons l'habitude. Après avoir demandé à Mlle de Villenoix¹ si un peu plus de jour² ne causerait aucune douleur à Lambert, sur sa réponse, j'ouvris légèrement la persienne, et pus voir alors l'expression de la physionomie de mon ami. Hélas ! déjà ridé, déjà blanchi, enfin déjà plus de lumière dans ses yeux, devenus vitreux comme ceux d'un aveugle. Tous ses traits semblaient tirés par une convulsion vers le haut de sa tête. J'essayai de lui parler à plusieurs reprises ; mais il ne m'entendit pas. C'était un débris arraché à la tombe, une espèce de conquête faite par la vie sur la mort, ou par la mort sur la vie. J'étais là depuis une heure environ, plongé dans une indéfinissable rêverie, en proie à mille idées affligeantes. J'écoutais Mlle de Villenoix qui me racontait dans tous ses détails cette vie d'enfant au berceau. Tout à coup Louis cessa de frotter ses jambes l'une contre l'autre, et dit d'une voix lente : – *Les anges sont blancs !*

Je ne puis expliquer l'effet produit sur moi par cette parole, par le son de cette voix tant aimée, dont les accents attendus péniblement me paraissaient à jamais perdus pour moi. Malgré moi mes yeux se remplirent de larmes. Un pressentiment involontaire passa rapidement dans mon âme et me fit douter que Louis eût perdu la raison. J'étais cependant bien certain qu'il ne me voyait ni ne m'entendait ; mais les harmonies de sa voix, qui semblaient accuser un bonheur divin, communiquèrent à ces mots d'irrésistibles pouvoirs. Incomplète révélation d'un monde inconnu, sa phrase retentit dans nos âmes comme quelque magnifique sonnerie d'église au milieu d'une nuit profonde. Je ne m'étonnai plus que Mlle de Villenoix crût Louis parfaitement sain d'entendement. Peut-être la vie de l'âme avait-elle anéanti la vie du corps.

1. Mlle de Villenoix est la fiancée de Louis.

2. Plus de jour : plus de lumière.



b. Rédigez, sur papier libre, un monologue intérieur, dans lequel le personnage exprime ses craintes de perdre la raison et de se détruire lui-même, s'il continue d'être obsédé par une idée, un objet. Vous pouvez vous inspirer de cet autoportrait de Courbet, intitulé *Le Désespéré*, pour décrire son état mental et physique.

Gustave Courbet, *Le Désespéré*, 1843-1845, huile sur toile, (45 cm × 54 cm), coll. privée.